

La Grande Ronde autour du Monde

AVRIL 1956.

« Le courrier, M'sieu ! »

Mes doigts ont tremblé un peu sur la fiche rouge de mobilisation. J'ai regardé les gosses qui attendaient. Je suis resté calme. Je m'entends encore :

« Cet après-midi, ce sera notre dernière classe. Il faut que je parte. »

A midi, tout le monde était silencieux et grave. « Le Monsieur part à la guerre. »



L'après-midi, on se regardait, eux et moi, bizarrement. Georges a dit :

« Alors, m'sieu, c'est fini ? »

— Quoi ?

— L'imprimerie, le journal, la peinture... tout.

— Non. Vous continuerez à venir en classe. D'ailleurs, l'année est presque finie.

— On va faire un mot pour le journal puisque y en aura plus.

— Oui. Vous l'enverrez demain.

— Et les correspondants, il faut leur écrire ?

— Oui, si vous voulez. Je les verrai peut-être puisque je vais à Brest. Ce n'est pas loin. »

Alain (10 ans) a gravé le stencil, pour la première fois. J'ai dû m'absenter. Quand je suis revenu, les feuilles étaient tirées et prêtes pour la poste.

On s'est quitté à 5 heures.



Brest. Dimanche libre. Je vais à Morlaix dire bonjour à la maîtresse de nos correspondants. Nous nous connaissons peu : quelques lettres pour organiser la correspondance entre les deux classes.

Une famille bretonne m'accueille. Nous allons devenir des amis.

« Demandez une permission et revenez. Vous verrez les gosses en classe et on vous promènera dans le pays. Ça nous fera plaisir. »

J'y suis revenu. J'ai frappé à la porte de la classe. Quelle émotion. J'ai parlé de notre village, de notre classe. Une demi-journée vite passée...

Une visite émouvante

Le maître de nos correspondants du Lot-et-Garonne a été rappelé à Brest. Il a eu une permission et est venu nous voir. Samedi, nous avons entendu frapper. Cris de joie !

M. Pons sourit de nous voir. C'est un homme de 23 ans qui porte des lunettes. Il parle avec l'accent du midi.

Dimanche, il a visité le moulin de Bigodou avec M. et Mme Le Menn, et lundi matin, il nous a fait la classe. Nous étions émus. Il était souriant ; il nous a parlé de son village. Il a lu notre texte en patois de son pays ; il nous a chanté la chanson inventée par nos correspondants. Nous savions les paroles, mais nous ne connaissions pas l'air.

A onze heures et demie, brusquement, il nous a quittés pour reprendre le train. Nous nous sommes précipités à la porte, mais il ne s'est pas retourné. Sans doute pensait-il à ses élèves. Nous avions tous le cœur serré et bien des yeux étaient mouillés. Ce matin, nous apprenons qu'il est parti en Algérie.



Désignation pour l'Algérie. J'écris au camarade de Rovigo (40 km d'Alger) dont les garçons du CMI correspondaient avec les miens, l'an passé. Nous continuions, cette année encore, l'échange de lettres et de colis. Je suis dans un camp, près d'Alger. C'est samedi. On m'appelle : le camarade et sa femme sont venus en auto.

« Allez, on t'embarque à la maison. »

J'y suis revenu à chaque permission. Au village, à la descente du car, je retrouvais quelques petits élèves arabes, tendant la main pour le bonjour et donnant leurs sourires. N'est-ce pas, Tibaoui ? Et tu m'accompagnais jusqu'à l'école, en amitié, malgré l'uniforme.



Au hasard d'un événement pénible, la camaraderie du travail qui nous rassemblait à la CEL est devenue fraternité et amitié.

Certes, c'est là une expérience exceptionnelle. Non, pourtant. Dans toutes les régions de France, et de l'autre côté des frontières, nous sommes de nombreux camarades attachés à la même œuvre, camarades travailleurs de l'Ecole Moderne.

Nous devrions travailler plus précisément à permettre des échanges fraternels dont plusieurs camarades, dans des circonstances différentes, ont apprécié les... avantages, et bien davantage.